

## Le déni de la catastrophe

André Noël

Number 84, Spring 2021

Qui a peur des changements climatiques ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96380ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, A. (2021). Le déni de la catastrophe. *L'Inconvénient*, (84), 10–17.

# Le déni de la catastrophe

ESSAI **André Noël**

Un nouveau champ d'investigation a fait son apparition dans la presse scientifique : la détresse des experts des sciences de la Terre, et plus particulièrement du climat. Les glaciologues, océanographes, géographes, biologistes, climatologues qui, jour après jour, prennent des échantillons d'eau, de glace, de sol et d'air, qui partent à la recherche des derniers spécimens d'une grenouille microscopique dans les marais au sud de Montréal, qui notent la baisse constante du nombre d'insectes écrasés sur les pare-brise des voitures en Allemagne, qui plongent dans les récifs de corail à l'agonie au large de l'Australie ou qui risquent de se noyer en arpentant les banquises de l'Arctique parce que la glace cède sous leurs pieds, ces milliers de scientifiques qui auscultent la planète, qui publient les résultats de plus en plus inquiétants de leurs observations et qui n'en peuvent plus de tirer la sonnette d'alarme, ces hommes et ces femmes qui aiment la nature avec passion souffrent d'une nouvelle maladie professionnelle, le « deuil écologique », la douleur associée à la perte d'un être cher.

Ils sont découragés et ont besoin de soutien, alerte la revue *Science*. Ils « ont tendance à réagir à la dégradation du monde naturel en ignorant, en supprimant ou en niant les émotions douloureuses qui résultent de leur travail. Les risques que cela comporte sont profonds. Un traumatisme émotionnel peut compromettre considérablement la conscience de soi, l'imagination et la capacité de penser de manière cohérente<sup>1</sup> ».

Cette notion de « deuil écologique » fait l'objet d'un nombre croissant d'études<sup>2</sup>. Explorant le sentiment de perte lié au change-

ment climatique, Ashlee Cunsolo, directrice de l'Institut Labrador de l'Université Memorial à Saint-Jean (Terre-Neuve), confirme que « d'éminents écologistes, spécialistes des sciences sociales et chercheurs sur le climat [...] évoquent les concepts de deuil pour décrire leur détresse personnelle<sup>3</sup> ». « Il est urgent de réfléchir à la manière de faire face aux émotions douloureuses liées au changement climatique », concluent des géographes dans un article intitulé « Keeping the heart a long way from the brain: The emotional labour of climate scientists<sup>4</sup> ». La psychologue Susan Clayton décrit combien les scientifiques qui étudient le climat éprouvent souvent des épisodes d'anxiété et de dépression, qui peuvent les mener à changer de carrière<sup>5</sup>. En septembre 2019, la revue *Nature* se penchait sur le « deuil des scientifiques témoins du déclin de la grande barrière de corail », un déclin provoqué par l'acidification des océans, elle-même une réaction chimique liée à l'excès de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère<sup>6</sup>.

Après la publication de sa lettre dans *Science*, Tim Gordon, un biologiste marin, a reçu des témoignages de dizaines de scientifiques, soulagés que l'on parle enfin du chagrin qui les assaille. Gordon a été envahi par la tristesse lorsqu'il a nagé parmi les coraux au large des côtes du Queensland. Il avait fait le voyage depuis la Grande-Bretagne jusqu'à l'Australie pour filmer les poissons-clowns et les poissons-chirurgiens (les vedettes du film *Trouver Némó*), les éponges et les algues multicolores. Toute vie avait disparu, laissant place à des structures mortes, comme blanchies à la chaux. « Plutôt que de documenter les merveilles de la nature, a-t-il commenté, je

documentais sa dégradation<sup>7</sup>. »

Tommy Montpetit, un biologiste autodidacte qui dirige l'ONG Ciel et Terre à Longueuil et qui lutte contre l'extinction de la rainette faux-grillon boréale, m'a raconté comment il avait éclaté en sanglots lorsqu'il avait vu une pelle mécanique détruire un des derniers habitats du petit amphibien. « C'était l'avant-veille de Noël. Ça faisait des mois, des années que je me démenais avec des avis scientifiques, des plaintes, des plans de conservation... Quand j'ai vu la "pépine", j'ai senti que j'étais plus capable. Je suis rentré chez moi et je me suis mis à brailler. Pendant longtemps, je pouvais plus parler de la rainette. » Ce minuscule batracien, il n'y peut rien, il l'aime d'un amour fou depuis la première fois qu'il l'a aperçu, à l'âge de six ans, et qu'il l'a tenu au creux de sa main. Quand je lui fais remarquer que la rainette n'a pas tout à fait les yeux de velours et le pelage soyeux des biches du parc Michel-Chartrand, tout près de chez lui, il s'insurge : cette grenouille à la peau gluante et aux yeux globuleux est à peine plus grosse qu'une pièce d'un dollar, mais chante aussi fort que la Castafiore, un exploit qui force l'admiration. Penser qu'elle risque de disparaître lui arrache le cœur.

Une océanographe s'est brutalement interrompue au cours d'une entrevue avec un journaliste du *Guardian* alors qu'elle expliquait que ses jeunes enfants, lorsqu'ils seraient plus vieux, ne pourraient peut-être plus admirer les récifs coralliens. « Arrêtez de m'enregistrer, maintenant », a-t-elle ordonné, honteuse d'être submergée par l'émotion<sup>8</sup>. Priya Shukla, qui étudie le dépérissement des coquillages engendré par l'acidité croissante des océans, a dit qu'elle n'en pouvait plus de scruter sans cesse « l'immense tragédie » qui se déroule sous ses yeux. Sur le point de tout abandonner, elle a cessé de lire les journaux et a consulté un thérapeute. « Je suis fatiguée d'analyser ce déclin incroyable, a-t-elle confié à *Mother Jones*. [...] J'éprouve un sentiment profond de perte et de tristesse. Je me sens très en colère<sup>9</sup>. »

Certains pleurent en public, ce qui est plus gênant. Le Néerlandais Yvo de Boer l'a appris à ses dépens. En tant que secrétaire de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques, il dirigeait les pourparlers lors d'une réunion internationale à Bali. Constatant que cette énième conférence échouerait encore une fois à établir des objectifs contraignants de réduction des gaz à effet de serre, il a pris le micro et prévenu

les délégués que la crise climatique pourrait plonger le monde dans un conflit majeur. Sa voix s'est soudainement étranglée et il a dû quitter la salle, le visage inondé de larmes. Des esprits malins de la firme comptable KPMG l'ont traité de « Hollandais braillard<sup>10</sup> », surnom qui lui est resté collé à la peau.

Fin 2019, le congrès de l'American Geophysical Union a été le cadre d'un atelier sur les chocs émotionnels subis par les membres de l'association<sup>11</sup>. Les experts des sciences de la Terre sont « exposés de façon chronique aux risques terribles que fait poser le changement climatique à leurs propres familles, à leurs communautés et à la planète », a expliqué le climatologue Daniel Gilford. Ils « comprennent l'importance des mesures à prendre à tous les niveaux pour atténuer l'impact des changements climatiques et pour s'y adapter. Voir ces informations ignorées, mal interprétées ou mal utilisées, et être témoin de l'inaction politique face aux changements climatiques peut provoquer une gamme de réactions émotionnelles, allant de l'impuissance et du désespoir à la peur et à la colère<sup>12</sup> ».

### 500 PPM, LE CHIFFRE QUI AFFOLE LES CLIMATOLOGUES

Aidan Colton, technicien du climat à la National Oceanic and Atmospheric Administration (NOAA) des États-Unis, est probablement celui qui a recueilli les informations les plus angoissantes sur l'avenir de la planète. Trois matins par semaine, Colton grimpe en voiture sur le Mauna Loa, un volcan de Big Island à Hawaï, et s'arrête à un observatoire situé à une altitude de 3 397 mètres. Il ouvre sa mallette, déploie une antenne qui finit en serpent et recueille un premier échantillon d'air. Puis il brandit au bout de ses bras un ballon de verre scellé sous vide et capte un second échantillon. Il prend une longue inspiration et garde son souffle pour ne pas contaminer ses prélèvements avec ses propres expirations de gaz carbonique. Il répète l'opération avec un autre ballon. Les échantillons sont ensuite envoyés dans un laboratoire pour analyse. Ses collègues et lui se considèrent comme les « gardiens des registres du CO<sub>2</sub> », m'a-t-il écrit lorsque je l'ai joint par courriel dans les derniers jours de 2020.

L'observatoire a été construit de façon rudimentaire au sommet du Mauna Loa par le scientifique Charles Keeling à la fin des années 1950. Avant la révolution industrielle, la concentration de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère était de 280 parties par million

(ppm). En 1958, Keeling a enregistré un taux de 310 ppm<sup>13</sup>. À sa mort en 2005, celui-ci était de 380 ppm. En 2013, Aidan Colton a remarqué que les mesures quotidiennes commençaient à dépasser le seuil de 400 ppm. « C'est symbolique, a alors déclaré Ralph Keeling, qui dirige maintenant l'observatoire après son père. C'est le moment de faire une pause et de jauger d'où l'on vient et où on s'en va. » Fin 2019, le taux avait grimpé à 412 ppm. Au tournant de 2021, il avait dépassé les 415 ppm, et ce, malgré le ralentissement économique engendré par la pandémie de COVID-19.

ils ne savent plus comment nous alerter pour éviter la catastrophe.

Depuis 15 ans, le taux de CO<sub>2</sub> augmente en moyenne de 2 ppm par année. Au rythme actuel, nous pouvons prévoir que nous atteindrons le seuil des 500 ppm vers 2060. Que signifie ce chiffre ? Ni plus ni moins que l'apocalypse.

Je sais. Il s'agit d'un mot galvaudé. Toutes les prédictions sont sujettes à erreur. Mais certaines d'entre elles ne mentent pas. Si vous vous enfermez dans votre garage et faites rouler le moteur de votre voiture, je peux prédire sans risque de me tromper que



Photo : Isabelle Hayeur, *Desert Shores*, 2015-2016

Quand Alain Roy, directeur de *L'Inconvénient*, m'a demandé d'écrire un article sur la crise climatique, je me suis promis de ne pas accabler les lecteurs avec une série de chiffres. Ce qui nous touche, ce sont les émotions, les sensations, la peur et le courage, la tristesse et la joie, l'amour et la colère. Je n'arriverai pas à vous émouvoir avec le taux de CO<sub>2</sub> dans l'air. Pourtant, ce sont d'abord et avant tout ces chiffres-là qui terrorisent – le mot n'est pas trop fort – les experts du climat et qui les font parfois pleurer. Ils savent ce qu'ils signifient. Ils sont effrayés. Et

vous allez mourir (dans ce cas à cause du monoxyde de carbone). Le degré de certitude sur la catastrophe associée à un taux de 500 ppm de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère est aussi élevé.

Divaguons un peu avant d'aller plus loin. En tant qu'intellectuels, nous chérissons et cultivons un sain scepticisme. Plus une affirmation nous semble énorme, plus nous avons le réflexe d'en douter. Quand des scientifiques affirment que nous nous dirigeons tout droit vers la fin du monde, que ce processus rapide sera marqué par les souffrances et la

mort de centaines de millions de personnes, que nos petits-enfants et peut-être même nos enfants connaîtront ce cataclysme sans précédent dans l'histoire de l'humanité, notre première réaction est non pas de pleurer, mais bien de sourire.

Pour me préparer à la rédaction de cet article, j'ai demandé à mon fils de me prêter *L'étoile mystérieuse* d'Hergé. Dans les premières cases, Milou se plaint de l'extrême chaleur et Tintin s'étonne de voir une énorme étoile dans la Grande Ourse. Il se rend à l'observatoire, où il croise un vieux barbu portant redingote et chapeau melon et agitant son index en parlant de châtiment. Le directeur de l'observatoire, un autre vieillard au crâne dégarni et au regard fou, annonce à Tintin que cette étoile mystérieuse percute la Terre le lendemain matin à 8 heures 12 minutes 30 secondes. « Juste ciel ! Mais alors, c'est... », souffle Tintin, mort d'inquiétude. « ... LA FIN DU MONDE, OUI ! » s'exclame le directeur. Tintin se montre dubitatif. Avec raison, car on apprend quelques pages plus tard que son adjoint s'est trompé dans ses calculs.

J'ai aussi sorti la Bible de ma bibliothèque et relu l'Apocalypse de Jean, où l'auteur (un des apôtres ?) évoque l'Armageddon, le Châtiment de Babylone, l'Extermination des nations païennes, les combats eschatologiques entre le Christ et l'Antéchrist et tutti quanti. Depuis, la fin du monde a été annoncée des dizaines de fois. Elle est d'ailleurs imminente, si l'on en croit les panneaux publicitaires qui émaillent les abords de plusieurs routes aux États-Unis, la preuve étant que « la Bible le garantit ! ». Ayant été journaliste toute ma vie, je m'identifie plus facilement à Tintin le reporter sceptique qu'à un vieil astronome chauve. Je suis naturellement porté à suivre le raisonnement logique d'Aristote : les hommes sont mortels, les Grecs sont des hommes, donc les Grecs sont mortels. Depuis deux mille ans, saint Jean et ses adeptes nous cassent les oreilles avec leurs prédictions apocalyptiques, celles-ci se sont toujours révélées être des sornettes, donc les visions apocalyptiques des scientifiques sont des sornettes. N'est-ce pas ? Mais si c'était là un pur sophisme ?

Ces réflexions épistémologiques peuvent sembler puériles. Elles sont pourtant au cœur d'un scepticisme funeste. Nous savons que le climat se réchauffe et, à moins d'être vraiment ignorants, nous savons que ce réchauffement est provoqué par les millions de tonnes de CO<sub>2</sub> et d'autres GES que nous rejetons

chaque jour dans l'atmosphère en brûlant des quantités astronomiques de pétrole, de gaz et de charbon. Mais nous refusons de croire que ce réchauffement aboutira à un véritable cataclysme, en nous réfugiant derrière l'idée que les visions eschatologiques ont toujours été des sottises. Ce blocage psychologique soulève d'autres questions. Avons-nous confiance en la science ? Ou préférons-nous recourir à des raccourcis et à des sophismes ? Et si ces acrobaties intellectuelles, loin d'être rationnelles, n'étaient qu'un réflexe de survie, soit le refus de voir la réalité en face avec courage et lucidité ? Acceptons-nous les lois de la physique ? Ou accordons-nous foi plutôt à la magie et à la religion ? Voyons-nous quelque chose que les scientifiques ne voient pas ? Quand l'Antéchrist de Jean nous tombera dessus sous la forme d'une hausse des températures de 4 degrés Celsius, penserons-nous que Jésus-Christ viendra nous sauver ? Quelque phénomène magique se produira-t-il qui empêchera la planète de se réchauffer de 4 degrés ? Si oui, quelle est cette magie ?

À la différence de l'astronome de *L'étoile mystérieuse*, les experts du climat ne sont pas des hurluberlus fantasques. Ils ont en tête ce chiffre qui veut tout dire : 500 ppm de CO<sub>2</sub>. Les calculs ne comportent pas d'erreur. Ils ont été vérifiés et contre-vérifiés. Personne ne les conteste. Or, ce chiffre de 500 ppm est une source d'angoisse totale.

### VERS UNE HAUSSE MORTIFÈRE DE 4 DEGRÉS CELSIUS

La dernière fois que le taux de CO<sub>2</sub> a avoisiné les 500 ppm, c'était pendant le Miocène moyen, il y a 16 millions d'années<sup>14</sup>. Les températures étaient alors plus chaudes de 5 à 8 degrés Celsius que celles d'aujourd'hui. Le niveau de la mer était plus élevé de 40 mètres. Dans un tel scénario, la majorité de l'île de Montréal se retrouverait sous les eaux de l'Atlantique (l'aéroport est situé à une altitude de 36 mètres). Il faudra des siècles avant que fondent toutes les glaces des pôles. Mais le processus sera irréversible. Il sera impossible de pomper les milliards de tonnes de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère et de les réenfouir sous terre. Si la hausse du niveau de la mer sera lente, la hausse des températures, elle, sera rapide.

Le dernier rapport du Programme des Nations unies pour l'environnement prévoit un réchauffement de 3,2 degrés Celsius d'ici la fin du siècle si les objectifs de l'accord de Paris sont respectés<sup>15</sup>. Or, ils ne le sont pas.

La majorité des climatologues affirment que, suivant la trajectoire actuelle, le monde sera plus chaud de 4 degrés Celsius avant la fin du 21<sup>e</sup> siècle. « Je ne connais aucun scientifique qui soit en désaccord avec ce constat », affirme le climatologue Mark Maslin. Son collègue Kevin Anderson ajoute qu'il est très difficile de trouver un scientifique qui considère ces 4 degrés « comme autre chose qu'une catastrophe<sup>16</sup> ». Un des plus réputés d'entre eux, Hans Joachim Schellnhuber, fondateur de l'Institut de recherche de Potsdam sur les effets du changement climatique, soutient qu'avec cette augmentation de température, la planète ne pourra subvenir aux besoins de base que de 1 milliard de personnes, alors qu'elle en compte actuellement 8 milliards<sup>17</sup>. Dit autrement, la disparition des sept huitièmes de l'humanité nous attend. « Quelle est la différence entre deux degrés et quatre degrés [de réchauffement] ? demande Schellnhuber. La différence, c'est la civilisation humaine<sup>18</sup>. »

Selon une étude de l'Institut de Potsdam publiée par la Banque mondiale, la trajectoire actuelle nous mène à un réchauffement de 4 degrés probablement aussi tôt qu'en 2060<sup>19</sup>. « Les choses vont de pis en pis », a déclaré Petteri Taalas, secrétaire général de l'Organisation météorologique mondiale, après avoir publié un rapport montrant une accélération du réchauffement de l'atmosphère, soit de 0,2 degrés Celsius de 2015 à 2019. « La seule solution consiste à se débarrasser des combustibles fossiles dans la production d'électricité, dans l'industrie et dans les transports<sup>20</sup> », a-t-il déclaré.

La prétendue sagesse populaire est remplie d'adages tels que « la peur est l'ennemie de la raison » ou « il faut savoir garder son calme », autant de maximes qui nous confortent dans l'immobilisme. Quiconque ne suit pas ces injonctions passe pour fou. C'est ce qui est arrivé à Greta Thunberg quand elle a pris la parole au Sommet de Davos en janvier 2019 : « Je ne veux pas que vous soyez pleins d'espoir. Je veux que vous paniquiez [...]. Je veux que vous agissiez comme si la maison était en feu. Car c'est le cas. » Nathalie Elgrably-Lévy, professeure aux HEC et membre de l'Institut économique de Montréal, a réagi avec férocité dans *Le Journal de Montréal* : « Pour relancer l'alarmisme climatique, l'élite de l'écologie mise maintenant sur l'instrumentalisation d'une adolescente pour relayer un discours apocalyptique et fanatiser les jeunes<sup>21</sup>. » Christian Rioux, chroniqueur au *Devoir*, a contesté la pertinence de l'écouter, « [d']autant plus que cette jeune fille est atteinte d'une forme d'autisme appelée

syndrome d'Asperger<sup>22</sup> ». « Nous devons rejeter les éternels prophètes de malheur et leurs prédictions apocalyptiques », a lancé Donald Trump l'année suivante à Davos, en visant lui aussi « l'alarmisme » de Greta Thunberg<sup>23</sup>. Ah, la force des épithètes ! Il suffit de débiter celle d'« alarmiste » et d'afficher une posture de supériorité, celle d'une personne sage et réaliste. Réclamer l'arrêt immédiat de l'exploitation et de la combustion de pétrole et de gaz parce qu'on craint que la Terre brûle, c'est avoir une araignée dans le plafond. « On est encore une société qui a besoin du pétrole<sup>24</sup> », plaide Justin Trudeau en justifiant sa décision d'acheter l'oléoduc Trans Mountain pour 4,5 milliards de dollars. Voilà qui paraît raisonnable.

Insensible aux injures, Greta Thunberg répète qu'elle ne fait que relayer ce que disent les scientifiques. Et ces derniers paniquent bel et bien quand ils constatent que nous atteindrons bientôt le point de bascule, où le climat s'emballera par un effet de cascade. L'augmentation d'un seul degré Celsius depuis la révolution industrielle fait déjà fondre la glace des pôles. Moins il y a de glace, moins la radiation solaire est renvoyée dans l'espace, plus les océans se réchauffent et moins ils peuvent absorber le carbone de l'atmosphère. Le pergélisol dégèle à son tour, relâchant du méthane, un gaz à effet de serre beaucoup plus puissant que le CO<sub>2</sub>. Des cratères provoqués par des explosions de méthane se forment désormais en Sibérie<sup>25</sup>, où les températures ont atteint 38 degrés Celsius au cours de l'été 2020, du jamais vu<sup>26</sup>. Au-delà d'un certain seuil, lorsque les océans et les forêts seront sursaturés de carbone et ne pourront plus en absorber, les réactions en chaîne accéléreront le réchauffement, quoi qu'on fasse.

## LE SYNDROME DE VÉNUS

Si rien n'est fait pour limiter les émissions de GES, le réchauffement climatique pourrait atteindre 7 degrés Celsius d'ici la fin du siècle, préviennent des scientifiques français<sup>27</sup>, puis dépasser les 10 degrés Celsius au cours des siècles ultérieurs, selon d'autres scénarios encore plus pessimistes. L'avenir de la Terre se voit-il sur Vénus, une planète qui, il y a 4 milliards d'années, avait une atmosphère semblable à la nôtre, avec de l'eau liquide à sa surface et probablement de la vie, mais que l'effet de serre a transformée en un astre stérile aux températures infernales ? Inutile de faire des spéculations cosmologiques. Dans l'immédiat, c'est-à-dire dans le présent siècle, le scénario fort probable d'une hausse de 4 à 5 degrés Celsius est déjà assez terrifiant<sup>28</sup>. Selon la Banque mondiale, une telle hausse se

traduirait par une baisse de la production de maïs, de soja et de coton de 63 à 82 pour cent aux États-Unis<sup>29</sup>. En Afrique et en Australie, 60 pour cent des récoltes subiraient des sécheresses persistantes. Les famines se multiplieraient. Des villes côtières seraient inondées. Les ouragans seraient de plus en plus violents et fréquents, les feux de forêt de plus en plus dévastateurs. Les Alpes deviendraient aussi arides que les monts Atlas au Maroc. De grandes parties du globe deviendraient inhabitables pour les êtres humains.

Les ravages climatiques se multiplient déjà. Au cours des deux dernières années, les feux de forêt ont réduit en cendres des milliers de maisons en Australie, en Californie, au Portugal, en Grèce et au Canada (notamment à Fort McMurray, au cœur de l'exploitation des sables bitumineux). Mais c'est en Afrique que la crise frappe le plus fort. Le sous-continent subit en ce moment des sécheresses mortelles, des températures extrêmes, des inondations, toutes des conséquences du changement climatique, alertait l'Agence des Nations unies pour la météo en octobre 2020<sup>30</sup>. La famine touche 750 000 personnes dans le sud de Madagascar, qui subit sa troisième année de sécheresse. Le Mozambique se relève à peine du cyclone *Idai* de mars 2019, accompagné de vents de 200 kilomètres-heure, de vagues gigantesques et de précipitations soutenues qui ont transformé une partie de la zone côtière en océan intérieur, visible de l'espace. Le nombre de sinistrés a atteint les 3 millions. Un mois plus tard, un nouveau cyclone, surnommé *Kenneth*, s'abattait encore sur le pays. « C'est un des endroits les plus pauvres de la planète, qui paie le prix du changement climatique provoqué surtout, pas seulement, mais surtout, par les pays développés », a fait remarquer Graça Machel, ancienne ministre de la Culture et de l'Éducation du Mozambique et veuve de Nelson Mandela. Le cyclone *Idai*, qui a fait plus de 1 000 morts, constitue « une autre sonnette d'alarme au sujet des dangers du changement climatique », a déclaré António Guterres, secrétaire général de l'ONU<sup>31</sup>. Les images tournées par des drones montrent les toits des maisons émergeant des champs inondés et des sinistrés blottis sur des radeaux de fortune.

Les chaleurs extrêmes tuent elles aussi de plus en plus. En juillet 2020, le thermomètre a dépassé les 51 degrés Celsius à Bagdad<sup>32</sup>. Des Bagdadis s'évanouissaient dans les rues.

À ces températures, il est dangereux de travailler dans les champs. Les Salvadoriens en savent quelque chose : le quart des hommes souffrent de maladies rénales à cause d'épisodes nombreux de déshydratation dans les plantations de canne à sucre<sup>33</sup>. Au Honduras, les sécheresses déciment les plantations de café, si bien que des milliers de Honduriens n'ont d'autre choix que de fuir le pays et d'essayer de trouver asile aux États-Unis<sup>34</sup>. Depuis 60 ans, chaque décennie est plus chaude que la précédente. On le constate également au Québec. La canicule a tué près d'une centaine de personnes à Montréal en juillet 2018<sup>35</sup>. Une température de 22,4 degrés y a été enregistrée en novembre 2020, du jamais vu. Sur l'ensemble de la planète, l'année 2020 a été la plus chaude jamais enregistrée (ex aequo avec 2016).

En raison de la crise liée à la COVID-19, les émissions anthropiques de CO<sub>2</sub> ont baissé de 7 pour cent en 2020, et pourtant, on l'a vu, le taux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère a continué de monter. C'est peut-être le signe que le point de rupture a été franchi et que la nature surchauffe et a commencé à émettre d'elle-même un excès de dioxyde de carbone (ou d'autres GES). D'où l'urgence de réduire nos émissions de façon radicale tout de suite, pas de 37,5 pour cent d'ici 2030, objectif officiel du gouvernement québécois (que le dernier Plan vert du gouvernement Legault n'atteindra même pas). Voilà une trentaine d'années que les gouvernements se gargarisent avec des promesses de réduction, toujours à long terme. En 1992, je couvrais le Sommet de la Terre à Rio de Janeiro. Tous les jours, en conférence de presse, le ministre fédéral de l'Environnement, un certain Jean Charest, affirmait que le gouvernement Mulroney s'engageait à réduire les émissions de GES. Tous les jours, je lui demandais quelle mesure concrète avait été prise. Las de m'entendre poser toujours la même question, M. Charest a cessé de me donner la parole. Les émissions canadiennes de GES sont passées de 600 mégatonnes en 1992 à 729 en 2018<sup>36</sup>.

La réduction des émissions ne pourra se faire sans une baisse draconienne de la consommation, avant tout dans les pays riches. Chaque année, le Canadien moyen rejette une vingtaine de tonnes de GES (CO<sub>2</sub>, méthane, protoxyde d'azote, halocarbures, etc.). À elles seules, les émissions annuelles de CO<sub>2</sub> sont passées de 11 à 15 tonnes par habitant au Canada depuis 1960, alors



Photo : Isabelle Hayeur, Forêt brûlée au Lac-Saint-Jean, 2020

qu'elles sont restées stables à 0,3 tonne au Mozambique<sup>37</sup>. Comme le disait Graça Machel, c'est entre autres parce que nous, les riches de ce monde, avons chacun notre voiture, notre frigo, notre téléphone mobile, notre télé grand écran et que nous voyageons régulièrement en avion que les cyclones et les sécheresses se multiplient dans le continent sud-africain, obligeant ses habitants à se réfugier sur des radeaux de fortune ou à creuser le sol craquelé pour se nourrir de racines.

Mais nous y goûterons nous aussi, ce n'est qu'une question de temps. Le CO<sub>2</sub> ne disparaît pas dans l'espace intersidéral. Il s'accumule. Cela fait 200 ans que les pays occidentaux en crachent dans l'atmosphère. La concentration de CO<sub>2</sub> est devenue telle que le monde entier ne peut plus en émettre que 350 milliards de tonnes, sans quoi le réchauffement global dépassera le seuil fatidique de 1,5 degré Celsius. Cela veut dire moins de 50 tonnes par être humain, non par année, mais durant toute sa vie. En toute justice, les pays qui n'en ont presque pas émis jusqu'à maintenant devraient avoir le droit d'en émettre un peu plus, et les pays comme

le Canada ont le devoir d'en émettre infiniment moins : 90 pour cent de moins, suggère le journaliste George Monbiot dans son livre *Heat, How to Stop the Planet from Burning*<sup>38</sup>. Cela signifie la fin des autos individuelles, des voyages en avion, de la viande dans nos assiettes. Notre niveau de vie devrait équivaloir à celui des Cubains.

Monbiot cite le conte de Faust. Le Diable offre au savant 24 années de volupté, mais attention, au bout de cette période, il sombrera en enfer. Faust signe le pacte. Trop heureux de profiter de ses pouvoirs magiques, il oublie que sa félicité ne durera pas toujours. Le Diable, lui, ne l'oublie pas. Un pacte est un pacte. Depuis 50 ans, nous nous berçons dans cette insouciance faustienne, nous, les Occidentaux de la classe moyenne, grâce aux pouvoirs magiques que nous donne le pétrole bon marché. Jamais dans l'histoire de l'humanité une telle vie de luxe n'aurait pu être imaginée. N'est-il pas merveilleux de n'avoir qu'à tourner le robinet pour prendre un bain d'eau chaude, d'appuyer sur un bouton et de voir de belles images défiler sur un grand écran, de s'envoler vers une plage du Sud quand l'envie nous en prend ? Il est difficile de

croire que ce faste soit éphémère.

En 1992, la majorité des Prix Nobel en sciences ont lancé un premier « avertissement à l'humanité » : une extinction de masse, la sixième en 540 millions d'années, a commencé, et nous en sommes responsables. En 2017, ils étaient 15 364 scientifiques à lancer un deuxième avertissement<sup>39</sup>. Le temps de l'opulence est terminé. Il n'y aura pas de troisième avertissement. Cela signifie-t-il que tout est foutu, comme le prétendent les collapsologues ? Qu'il faut se préparer à la fin du monde, plutôt que de chercher à la prévenir ? La majorité des scientifiques réfutent cette vision fataliste. Il y a moyen d'agir, en protégeant la biodiversité et en réduisant les émissions de GES de façon massive. Mais cela doit être fait tout de suite, pas dans 10 ans. L'espoir reviendra lorsque les grenouilles se remettront à chanter par centaines à Longueuil et lorsque, au sommet du Mauna Loa, Aidan Colton et Ralph Keeling noteront une diminution du CO<sub>2</sub> dans leurs échantillons, et non une augmentation de 2 ppm par année. Ce n'est pas une question d'ordre philosophique, mais bien de biologie et de physique. ■

1. Timothy A.C. Gordon et coll., « Grieving environmental scientists need support », *Science*, 11 octobre 2019.
2. « Ecological grief: New research on the mental health consequences of working in marine conservation and management in a time of rapid global change », *The Skimmer*, février-mars 2020.
3. Ashlee Cunsolo et Neville R. Ellis, « Ecological grief as a mental health response to climate change-related loss », *Nature Climate Change*, 3 avril 2018.
4. Lesley Head et Theresa Harada, « Keeping the heart a long way from the brain: The emotional labour of climate scientists », *Emotion, Space and Society*, août 2017.
5. Susan Clayton, « Mental health risk and resilience among climate scientists », *Nature Climate Change*, 3 avril 2018.
6. Gemma Conroy, « 'Ecological grief' grips scientists witnessing Great Barrier Reef's decline », *Nature*, 13 septembre 2019.
7. Jonathan Lambert, « How scientists wrestle with grief over climate change », *ScienceNews*, 25 février 2020.
8. Roger Harrabin, « Is it ok for scientists to weep over climate change ? », *The Guardian*, 9 juillet 2015.
9. David Corn, « It's the end of the world as they know it. The distinct burden of being a climate scientist », *Mother Jones*, 8 juillet 2019.
10. « UN climate change chief Yvo de Boer is poached by accountants KPMG. 'The crying Dutchman' can now cry all the way to the bank », *Finfacts Ireland*, 18 février 2010.
11. AGU 100, congrès automnal, « Emotional well-being and career stress in earth science. Support to meet the needs of the next centennial », 9 décembre 2019.
12. Daniel Gilford et coll., « The emotional toll of climate change on science professionals », *Eos. Transactions, American Geophysical Union*, 6 décembre 2019.
13. Justin Gillis, « A scientist, his work and a climate reckoning », *The New York Times*.
14. Howard Lee, « What happened last time it was as warm as it's going to get later this century », *Ars Technica*, 18 juin 2018.

15. ONU, Programme pour l'environnement, « Rapport 2020 sur l'écart entre les besoins et les perspectives en matière de réduction des émissions », 1<sup>er</sup> décembre 2020.
16. Cités dans l'ouvrage de George Marshall, *Le syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, Actes Sud, 2017, p. 391 et suivantes.
17. « Scientist: Warming could cut population to 1 billion », *The New York Times*, 13 mars 2009.
18. Peter Christoff, « Are you ready for a four degree world ? », *The Conversation*, 4 août 2011.
19. Potsdam Institute for Climate Impact Research and Climate Analytics, « Turn down the heat: Why a 4 °C warmer world must be avoided », rapport pour la Banque mondiale, novembre 2012.
20. Henry Fountain, « Climate change is accelerating, bringing world 'dangerously close' to irreversible change », *The New York Times*, 4 décembre 2019.
21. Nathalie Elgrably-Lévy, « Les jeunes écologistes », *Le Journal de Montréal*, 15 mars 2019.
22. Christian Rioux, « Sainte Greta », *Le Devoir*, 19 juillet 2019.
23. Josh Wingrove, « Donald Trump takes veiled swipe at environmental 'alarmists' in Davos as Greta Thunberg looks on », *Financial Post*, 21 janvier 2020.
24. François Messier, « "On est encore une société qui a besoin du pétrole", plaide Trudeau », *Radio-Canada*, 10 juin 2019.
25. Katie Hunt, « Massive mystery holes appear in Siberian tundra – and could be linked to climate change », *CNN*, 4 septembre 2020.
26. Matthew Green et Emma Farge, « Siberian heat wave is a 'warning cry' from the Arctic, climate scientists say », *Reuters*, 24 juin 2020.
27. Audrey Garric, « Jusqu'à +7 °C en 2100. Les experts français du climat aggravent leurs projections sur le réchauffement », *Le Monde*, 17 septembre 2019.
28. Will Steffen et coll., « Trajectories of the Earth system in the Anthropocene », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 14 août 2018.
29. Potsdam Institute for Climate Impact Research and Climate Analytics, *op. cit.*
30. « Le réchauffement climatique fait peser des menaces croissantes sur l'Afrique, selon l'ONU », *ONU Info*, 26 octobre 2020.
31. « Cyclone Idai : une des pires catastrophes météorologiques de l'histoire de l'Afrique (ONU) », *ONU Info*, 26 mars 2019.
32. Falih Hassan et Elian Peltier, « Scorching temperatures bake Middle East amid Eid al-Adha celebrations », *The New York Times*, 31 juillet 2020.
33. Oriana Ramirez-Rubio et coll., « An epidemic of chronic kidney disease in Central America: An overview », *Journal of Epidemiology & Community Health*, septembre 2012.
34. Kirk Semple, « Central American farmers head to the U.S., fleeing climate change », *The New York Times*, 13 avril 2019.
35. « Canicule : le bilan s'alourdit à 89 décès », *Le Journal de Montréal*, 18 juillet 2018.
36. Gouvernement du Canada, « Émissions de gaz à effet de serre ».
37. Banque mondiale, « Émissions de CO<sub>2</sub> (tonnes métriques par habitant) ».
38. George Monbiot, *Heat. How to stop the planet from burning*, South End Press, Cambridge (Massachusetts), 2007, p. xii.
39. William J. Ripple et 15 363 autres scientifiques, « World scientists' warning to humanity: A second notice », *BioScience*, 13 novembre 2017.

André Noël est journaliste et auteur. Ses nombreuses enquêtes à *La Presse* ont été couronnées par plusieurs prix de journalisme. Il a publié notamment l'essai *Mafia Inc.*, en collaboration avec André Cédilot. Enquêteur et rédacteur à la Commission Charbonneau, il travaille maintenant comme journaliste indépendant.